

Les chemins nouveaux - La Gaspésie redessine son avenir

Monique Durand

Édition [du samedi 8 et du dimanche 9 octobre 2005](#)

Mots clés : Québec (province), gaspésie

Le mauvais sort s'acharne contre la Gaspésie. Dernier drame: la fermeture récente de la Smurfit-Stone à New Richmond, la seule industrie manufacturière importante qui restait. Les Gaspésiens ne croient plus aux projets gigantesques ni aux discours jovialistes des politiciens. Farouchement indépendants du reste du Québec, ils explorent à petits pas des chemins nouveaux, du côté de la culture notamment. Calmement, ils redessinent leur avenir. Notre collaboratrice nous livre ici le premier volet d'un article sur la Gaspésie. Pays démesuré, dont les 700 kilomètres de côte échancrée sont à couper le souffle. La Gaspésie est une péninsule, avec un nord austère entre mer et montagnes, majesté farouche qui se prend plus qu'elle ne s'offre. Avec un sud plus vallonné, plus agricole, plus clément, et une baie des Chaleurs qui porte si bien son nom. Avec, enfin, une pointe, celle de Gaspé, qui s'avance comme une patte de chat dans les matins clairs et maritimes. Une merveille du monde.

Pays de vieux qui ont connu la misère exaltante des défricheurs. C'est Lucien qui a aujourd'hui 85 ans, autrefois un des meilleurs bûcherons de l'est du Québec, qui marchait de Mont-Saint-Pierre à Saint-Yvon (85 kilomètres) avec les pieds dans des poches de patates pour fêter Noël en famille. Et allait braconner dans la forêt profonde pour nourrir ses 14 enfants.

Pays de jeunes, ceux qui sont restés, et ceux qui sont arrivés aussi, les nouveaux Gaspésiens, qui se vouent, se dévouent corps et âme pour leur nouvelle terre. Gaspésiens d'adoption, souvent plus Gaspésiens que la moyenne des Gaspésiens. Des militants d'un nouveau type, qui s'engagent par leur exemple de vie, courent les vieilles maisons, les retapent, achètent des tableaux d'artistes du cru, tournent leurs baies vitrées sur la mer. Et se sentent appelés à autre chose que la



Paul Laramée, la gaspésie, ses paysages, son histoire, ses gens, ses attraits, Éditions de l'homme

fièvre urbaine et l'étourdissement. Pour eux, la Gaspésie est une sorte de choix ontologique.

Pays de Français, d'Acadiens, de Jerseyens, d'Irlandais, d'Écossais, de Micmacs. «Une presqu'île par la géographie, mais une île par l'histoire», clame l'historien Jules Bélanger, de Gaspé. Peuple d'insulaires et d'insoumis. «Pendant longtemps, dit Jules Bélanger, les Gaspésiens se sont sentis plus proches de l'Europe que de Québec et Montréal. Le port de Gaspé accueillait bateaux et équipages venus d'outre-Atlantique. Les acheteurs de poissons étaient anglais ou italiens. Les propriétaires d'usine étaient jerseyens, guerneseyens. Non pas que les Gaspésiens nourrissent de l'animosité pour le reste du Québec, mais ils ont le sentiment d'être différents. On n'est pas plus fins, on est différents !»

Les Gaspésiens se sont battus becs et ongles pour former une région distincte du Bas-Saint-Laurent, auquel les fonctionnaires les avaient jumelés. La région 01 possède aujourd'hui sa propre antenne du ministère de la Culture et du ministère de l'Environnement. Et sa propre Régie de la santé.

La Gaspésie a sa musique, le country, si cher à son coeur, sur laquelle à peu près tout le reste du Québec lève le nez. Les Daraïche, ici, ne sont pas des dieux inaccessibles, ils sont des Gaspésiens revenus chanter parmi les leurs. En juillet, Julie et son frère Paul ont encore rempli l'aréna de Cloridorme à pleine capacité.

La Gaspésie a ses mythes aussi : Bona Arsenault, Gérard D. Lévesque, Jean-Louis Lévesque, et le plus monumental d'entre tous, René Lévesque. Aux dernières élections québécoises, quand on lui a demandé quelle était sa qualité principale, le candidat libéral Éric Forest a simplement déclaré : «Être gaspésien.» Tout était dit.

Encore en 2005, à l'ère des communications tous azimuts, la péninsule reste un «appendice oublié», dit en maugréant doucement Jules Bélanger : pas de Transcanadienne pour nous y mener, pas de train ou si peu (l'existence du service ferroviaire jusqu'à Gaspé par la côte sud est sans cesse remise en question), les avions sont à coûts prohibitifs, le port de Gaspé, autrefois port franc actif, n'est plus que l'ombre de lui-même. Comme une histoire manquée. «Sacrifiée au profit du port d'Halifax, prétend l'historien Bélanger. On a voulu ainsi appâter la Nouvelle-Écosse et l'inciter à entrer dans la Confédération.»

Avec tout cela, les Gaspésiens ont fini par se sentir bougrement indépendants du Québec central. L'idée de réintégrer le fuseau-horaire des Maritimes, abandonné il y a quelques décennies, revient régulièrement hanter les esprits. «Le plus gros handicap de la Gaspésie, c'est d'appartenir au Québec !», lançait, cinglant, il n'y a pas si longtemps, Gaston Langlais, membre du Regroupement des Patriotes gaspésiens. «Notre économie est d'abord maritime, et semblable à celle des provinces atlantiques.»

Bien sûr, tous les Gaspésiens ne pensent pas comme M. Langlais. «C'est vrai, dit Jules Bélanger, que revenir à l'heure du soleil serait plus commode pour nos agriculteurs. Et plus normal pour nos enfants qui rentrent de l'école dans la nuit noire. Mais nous nous couperions de trois heures par jour de commerce et de liens avec le reste du Québec. La cassure avec le Québec central serait plus profonde encore. Et grave sur le plan symbolique.»

C'est du fond de son isolement magnifique que la Gaspésie, lentement mais sûrement, trace ses nouveaux chemins depuis quelques années, et se donne une nouvelle vocation. Dégoutée par

les promesses de Québec et d'Ottawa et par le discours jovialiste des politiciens, la Gaspésie s'attelle à des projets modestes mais multipliés, partout sur son territoire.

On mène depuis trois ans une expérience singulière dans l'Estran, cette partie de la côte qui s'étend de Manche-d'Épée à Saint-Yvon et chevauche deux MRC parmi les plus pauvres du Québec. Connue sous le nom d'Agenda 21 et parrainé par l'Université Laval, ce projet tente d'imaginer, avec un certain nombre de gens du milieu, ce qui pourrait devenir le premier «parc naturel habité» du Québec. Un peu sur le mode des parcs naturels régionaux en France, ceux du Lubéron ou des Cévennes par exemple.

Jean-Claude Côté, ancien maire de Grande-Vallée, oeuvre à Agenda 21 depuis le début. «Il s'agirait de créer une aire protégée, où les gens continueraient d'habiter bien sûr, mais en tenant compte de préoccupations écologiques et de préservation de la biodiversité. C'en serait fini du développement anarchique du paysage, où tout un chacun y va à la petite semaine. Par exemple, on ne pourrait plus déboiser comme on veut. Bref, on n'aurait plus la liberté de massacrer.» Du même souffle il ajoute : «Mais il va falloir convaincre les gens !» En effet. Le mot «parc» fait peur aux Gaspésiens et rappelle la blessure encore ouverte des expropriations sauvages qui ont eu lieu dans les années 70 pour créer le Parc national de Forillon. Les Gaspésiens ne s'en sont jamais vraiment remis.

«Et nous sommes contre les éoliennes, poursuit M. Côté, en tout cas sur notre littoral.» Véritable hérésie qu'une telle affirmation en Gaspésie, où les bien-pensants de tous poils ne jurent que par l'éolienne pour extirper la région du marasme. «Pour des raisons esthétiques. Nous croyons que la beauté des paysages est notre première ressource, et elle doit être préservée à tout prix.» Ici, Jules Bélanger n'est absolument pas d'accord : «Il faut accepter que les impératifs écologiques puissent entraîner certains inconvénients. Il faut bien commencer quelque part pour sauver la planète ! Les éoliennes restent une bonne idée et constituent un formidable projet économique pour la Gaspésie.»

Les débats qui agitent ce coin de pays sont les mêmes que ceux qui agitent l'ensemble de notre monde. Mais dans ce microcosme de 85 000 habitants, on discerne mieux les forces qui s'affrontent : d'un côté, les tenants de jobs à tout prix; de l'autre, les tenants d'une nouvelle écologie d'existence. C'est, par exemple, la lutte perdue de citoyens de Bonaventure pour empêcher un garage GM de s'installer sur le barachois blond de sable et de crinières d'enfants de l'endroit. Mais c'est la lutte gagnée par d'autres citoyens, ceux de Gaspé, pour empêcher Canadian Tire de s'installer sur une rive de la York que surplombe la ville de Gaspé.

La Gaspésie change, s'adapte. À l'image de ses petits ports de pêche, désaffectés depuis le moratoire sur la morue, qui deviennent progressivement de charmantes marinas recroquevillées sous les caps, où défilent longs kayaks et voiliers tintinnabulant au vent du soir. Ces marinas drainent une toute nouvelle faune humaine, qui souhaite désormais du bon café et des produits frais du terroir plutôt que des hot dogs et des poutines. Et souhaite des sentiers pour marcher, des haltes pour observer, des bords de mer nettoyés et accessibles, des barachois nus pour se perdre. Parmi cette nouvelle faune, beaucoup de Gaspésiens à la retraite qui reviennent chez eux, après 20 ou 30 ans passés à Montréal ou à Québec.

La Gaspésie change; elle est en train d'abandonner la vision un peu victime qu'elle a d'elle-même. Et est consciente d'être appelée, comme la plupart des régions québécoises dites «éloignées», à un nouveau destin.

Collaboration spéciale



Gaspésie: des chemins nouveaux - La culture prend le relais

Les Gaspésiens ne peuvent plus compter sur les ressources traditionnelles pour les faire vivre

Monique Durand

Édition [du samedi 8 et du dimanche 9 octobre 2005](#)

Mots clés : Québec (province), Gaspésie, îles de la Madeleine (région), Culture

Avant d'être un homme des bois, il avait été un homme de la mer, puis un homme des mines. Pierre-Paul, 40 ans, du coeur au ventre et fort comme un boeuf, a fait tous les métiers possibles. D'abord homme d'équipage pour la pêche à la morue, il est ensuite allé travailler à Murdochville pour une compagnie de machinerie lourde. Avant d'aller bûcher dans le ventre de la péninsule gaspésienne pour une grosse entreprise forestière. Au début de cet été, il a pris une grave décision: il est parti vivre à Montréal, dans l'espoir d'obtenir sa carte de compétence en construction. «Je suis dans la force de l'âge. Il n'y a plus rien pour moi en Gaspésie.» Il reviendra chez lui à Noël, «si je peux».

Les trois éléments qui traditionnellement faisaient vivre les Gaspésiens, la pêche, les mines, la forêt, leur ont glissé entre les doigts au cours de la dernière décennie. Effondrement des stocks de poissons de fond, dont la morue, il y a une dizaine d'années. Effondrement du marché du cuivre qui aboutira à la fermeture de Mines Gaspé à Murdochville, en 2002.

Effondrement du projet de modernisation de l'usine de papier Gaspésia à Chandler, en 2004. Et puis la fin des haricots : l'annonce récente, et sans crier gare, de la fermeture de la Smurfit-Stone à New Richmond, signant la disparition de 295 emplois.

Tout cela sur fond de pauvreté endémique : la Gaspésie est la région la plus défavorisée du Canada, accumulant courbes et statistiques plus déprimantes les unes que les autres : record de chômage, d'assistance sociale, d'analphabétisme et de décrochage scolaire. Sa jeunesse fuit le camp en ville, en quête d'emplois, mais aussi parce qu'à 20 ans on a envie d'aller voir ailleurs si l'on y est, c'est bien le propre de la jeunesse du monde entier. La Gaspésie a perdu plus de 15 % de sa population depuis 20 ans. Et on prévoit que l'hémorragie se poursuivra. En cela, elle n'est pas différente des milieux ruraux du monde entier. Les humains, de plus en plus, s'installent en ville. Et continueront de le faire.

Mais attention ! «Le déclin démographique de la Gaspésie, comme celui de tout le Québec d'ailleurs, est irréversible. Mais déclin ne veut pas dire mort !» Mario Polèse est chercheur à l'Institut national de recherches scientifiques à Montréal. «Il faut s'ajuster à ce déclin, repenser les priorités du développement et tenir aux Gaspésiens un discours lucide : ils sont parfaitement capables d'y faire face. Arrêtons les discours jovialistes, les faux espoirs et la langue de bois. La vérité, c'est que le déclin va continuer. Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?»

«On peut avoir mal aux pieds et aux mains, mais pas à la tête !», s'exclame Jules Bélanger, qui a enseigné pendant trente ans au Collège de Gaspé. Pour lui, la tête, c'est la culture, la mémoire, en somme tout ce qui fait un peuple. Il lui revient sans cesse cette phrase prononcée un jour de février 1991 par l'éminent sociologue Fernand Dumont, lors des États généraux du monde rural : «Pour sauver les régions rurales, tant sur le plan de l'économie que sur celui de la politique, il faut commencer par le développement culturel de ces régions.»

Cette phrase était prophétique. Parce que la culture est bel et bien en train de prendre, progressivement, le relais des ressources traditionnelles de l'économie gaspésienne.

Le 2 juillet dernier à Rivière-Madeleine, sur le versant nord de la Gaspésie, face au golfe Saint-Laurent, un petit attroupement se forme dans l'ancienne école de l'endroit, devenue édifice municipal. On y inaugure la Bibliothèque Jacques-Ferron, qui occupera une salle de classe. Les vents de la mer entrent par les fenêtres grandes ouvertes. La cérémonie est simple et émouvante. Sous les applaudissements, la bibliothèque est déclarée ouverte. Certains ont une larme au coin de l'oeil.

Puis, la petite foule est conviée, de l'autre côté de la rivière, au dévoilement d'une plaque commémorative au restaurant Chez Mamie, qui abritait autrefois le cabinet du docteur Ferron. Ce dernier n'y vécut que deux ans, entre 1946 et 1948, mais y a laissé son empreinte indélébile, ayant aujourd'hui comme hier ses partisans et ses détracteurs. Homme d'envergure qui a marqué sa communauté, croient les uns. Un communiste, un prétentieux, racontent les autres, qui a même dû, un jour, se réfugier sur la mer pour ne pas être lynché par les villageois ! Carmen est venue Chez Mamie pour l'événement. «C'est le docteur Ferron qui m'a aidée à accoucher de mon fils aîné. Ça fait 57 ans !»

Chaque village gaspésien essaie, depuis quelques années, de mettre en valeur son patrimoine, son histoire, sa culture. Au sud de la péninsule, le village de Port-Daniel se souvient de Gabrielle Roy, qui, entre mer et falaise, y écrivit une partie de son Bonheur d'occasion dans les années 40. Un autre village, L'Anse-à-Beaufils, près de Percé, a transformé l'usine de poisson des Robin en un centre d'art convivial, rendez-vous des vacanciers en quête de théâtre, de chant, de musique.

À Gaspé même, Claudine Roy tient à bout de bras depuis trente ans son café Le Brise-Bise, véritable institution culturelle. «J'ai fait venir Richard Desjardins à Gaspé en 1984, presque un inconnu à l'époque ! Je lui avais demandé quel cachet il exigeait. Il m'a répondu : 250 \$. Mon Dieu, à ce prix-là je l'ai fait venir en avion !» Elle s'esclaffe.

De petite ville sombre du bout du monde, plutôt anglophone, d'il y a trente ans, Gaspé s'est muée en destination des amateurs de la nature, des musiques du monde et de la bonne chère. «Les régions sont moins ceinture fléchée qu'avant, dit en riant une cliente du Brise-Bise, accoudée au bar. C'est plus juste le rigodon ici, vous savez !» Pierre Jobin a déjà présidé le Conseil régional de développement Bas-Saint-Laurent-Gaspésie. «Je ne crois pas, dit ce dernier, à cette idée que les régions soient une sorte de rempart culturel qui se dresserait contre la culture internationale, cosmopolite, des grandes villes. Non. Les régions appartiennent bel et bien à ce world beat qui fait battre le monde.»

La culture fait construire. Il y a l'étonnante aventure de Petite-Vallée, devenue capitale de la chanson l'été, avec un festival qui a maintenant un retentissement international. «Les anciens du village, mais aussi des nouveaux, viennent y construire des maisons ! Il y a longtemps que ça ne s'était pas vu de ce côté-ci de la Gaspésie ! Du nouveau monde !» Alan Côté est directeur du Festival en chanson de Petite-Vallée. «Les gens reviennent parce qu'il y a de la vie. Le festival change tout !» Il attire des visiteurs, des touristes, des jeunes, des artistes, des journalistes. Les magasins de la région raffinent leurs étalages, se dotent de produits nouveaux, produits du terroir. La demande de fruits et légumes frais a même ressuscité des jardins-potagers dont les Gaspésiens, au fil des ans, avaient oublié l'art.

Est-ce la poule qui vient de l'oeuf ou l'oeuf qui vient de la poule ? De nouvelles entreprises poussent pour répondre à la demande des nouveaux venus. Mais peut-être y a-t-il des nouveaux venus parce que l'offre de produits, de services, est maintenant meilleure ? Poissons fumés. Fromages de chèvre. Savons et crèmes pour le corps aux algues marines. Menus de restaurant plus recherchés. Centres de thalassothérapie. Marinas équipées. Petites aires des grèves réservées aux kayakistes. Sentiers de randonnée.

Et avec les étés caniculaires qui étouffent les villes, on vient acheter des maisons en Gaspésie pour trouver la fraîcheur et la beauté. Les bords de mer, petit à petit, se peuplent de résidents à temps partiel qui contribuent aussi à transformer le milieu.

La culture s'affiche de plus en plus dans le paysage gaspésien. Elle innove. Elle ose. Il faut voir ce quai des Arts à Carleton, grande coque de verre poli s'avancant au-dessus de la baie des Chaleurs. Et le Musée de Gaspé, vaisseau-amiral de la culture gaspésienne, ouvert sur l'immense baie. L'institution fait peau neuve et s'apprête à doubler sa superficie. Chargé de la campagne de financement, l'historien Jules Bélanger devait trouver 1,5 million de dollars, «une mission qualifiée au début de téméraire, d'un peu folle». Il y est presque parvenu. «À 99,2 % , dit-il, jubilant. Je suis allé voir les maires, les conseillers municipaux, les Gaspésiens d'ici et d'ailleurs susceptibles de nous aider. Je leur agitaï la fameuse phrase de Fernand Dumont : "C'est la culture qui va sauver les régions rurales." Eh bien, des villages qui n'ont parfois ni égouts ni aqueduc ont délié les cordons de leur bourse pour le musée.»

Ces jours-ci, les forêts gaspésiennes se colorent de rouge et d'or. Avant de migrer vers le sud, les colonies d'oiseaux font une dernière escale sur les caps. Les jeunes gens sont repartis étudier en ville, à Rimouski, Québec, Montréal. Les touristes ont tourné les talons jusqu'à l'été prochain. Les cantines ont fermé. Et les poissonneries. Les bateaux sont recouverts de bâches.

La Gaspésie se retrouve face à elle-même. Calmement, jugeant ses forces et ses faiblesses, elle se repense.

Collaboration spéciale